

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

V

POURQUOI LE CAPITAINE VATAN CONVINT AVEC LUI-MÊME
QUE « LE HASARD EST UN GRAND MAÎTRE »

La comtesse alla fermer au verrou l'une après l'autre les

passages secrets et inconnus. Je puis soutenir un siège et opérer ma retraite sans craindre d'être inquiétée.

— Corbieux ! dit le capitaine, voilà sur mon âme, une singulière coïncidence ; décidément le ciel se déclare pour nous, puisqu'il met à notre disposition un moyen de communication si sûr et si facile.



Oh là ! mes maîtres, qu'est ceci ? Vous éloignerez-vous sans vous excuser de votre grossièreté ?

portes donnant dans son boudoir ; puis elle s'approcha lentement d'un immense portrait représentant le comte du Luc, œuvre d'un jeune peintre presque inconnu encore, mais dont la réputation devait être très-grande plus tard, nommé Nicolas Poussin.

La comtesse appuya son doigt mignon sur un ressort caché dans des ornements du cadre. Au même instant, une partie de la tapisserie se replia ; l'immense toile tourna sur elle-même et montra l'ouverture béante d'un long et obscur corridor.

La comtesse prit la lampe des mains de Fanchette.

— Suivez-moi, mes alliés, dit-elle en souriant. Vous voyez que, de même que toutes les forteresses, cette maison possède ses

— Eu effet, fit en souriant la comtesse, nul ne soupçonne l'existence de ce souterrain. Il s'étend fort loin et il a deux sorties, dont l'une donne en dehors de la ville, près de la Bastille, et l'autre sur le bord même de la Seine.

— Et vous êtes certaine, madame, que l'existence de ce souterrain n'est soupçonnée de personne ?

— Je suis sûre du moins qu'une seule personne partage avec moi ce secret.

— Heu ! fit le capitaine à part lui, c'est déjà beaucoup.

— Mais tenez ! fit la comtesse en poussant le ressort et refermant le passage secret, rien ne nous presse ; je veux, avant de

visiter ce souterrain, vous conter de quelle façon j'en ai fait la découverte. La chose en vaut la peine.

Elle reposa alors la lampe sur la table et se rassit :

Le capitaine et Fanchetto l'imitèrent.

— Je vous écoute avec la plus sérieuse attention, madame, dit l'aventurier.

— Voici l'affaire en deux mots : lorsque le comte du Luc m'eut abandonné de la façon que vous savez, monsieur, car je vous remets maintenant, et je me rappelle vous avoir vu près de lui, le séjour de Mauvers me devint insupportable ; de plus, vous l'avouerez, je voulais me rapprocher de lui ; je me figurais, avec cette tendre niaiserie de l'amour, que, lorsque j'habiterais la même ville que lui, je pourrais plus facilement avoir des nouvelles, et que notre séparation serait moins cruelle, puisque nous respirerions le même air. Je donnai donc l'ordre à maître Restaut, mon majordome, qui m'est entièrement dévoué et, sous des dehors un peu empressés et peut-être trop imposants, cache une grande finesse, de me chercher à Paris, dans un quartier isolé, une maison à vendre où il me serait possible de vivre seule et cachée aux yeux de tous. Maître Restaut me comprit à demi-mot et se mit en quête. Au bout de huit jours il m'avait découvert cette maison, sur laquelle on raconte je ne sais quelle lugubre légende ; de sorte que, abandonnée depuis de longues années par ses propriétaires, elle tombait presque en ruines, personne n'osant l'habiter, grâce à la réputation formidable que lui ont faite les habitants de ce quartier perdu. Maître Restaut, sur mon ordre, acheta au notaire chargé de la vente cette maison pour une misère ; cinq ou six mille livres, je crois. Mais, je vous l'ai dit, elle tombait presque en ruines ; il fallait la reconstruire entièrement, à part les quatre gros murs, qui eux-mêmes avaient besoin d'être consolidés. J'écrivis à mon architecte, maître Perseval.

— Maître Perseval ?... dit le capitaine comme s'il cherchait quelque chose, attendez donc, comtesse, il me semble que je connais ce nom-là ?

— C'est possible, capitaine, maître Perseval est un homme de talent ; il jouit d'une assez grande réputation, et, s'il n'était pas aussi amateur de la quinterotte et du passe-dix, comme on l'en accuse, il aurait une belle fortune.

— Oui, oui, dit le capitaine, maître Perseval, corbieux ! qui demeure rue...

— Saint-Honoré, dit la comtesse.

— C'est cela même, fit le capitaine.

Et il ajouta à part lui :

— Voilà juste ce que je voulais savoir. Continuez, comtesse ? reprit-il.

— Je donnai mes instructions à maître Perseval, en lui recommandant surtout d'agir de telle sorte qu'au bout de quinze jours la maison fût en état de me recevoir et lui promettant un pot-de-vin de cinq cent pistoles s'il accomplissait ponctuellement mes ordres.

— Diable, cinq cents pistoles, c'était joli !

— Aussi se mit-il immédiatement à l'œuvre. Comme je ne lésinais pas, tout marchait avec une rapidité extrême. Un jour je vis arriver mon architecte à Mauvers. En démolissant un pan de mur qui menaçait ruine, les ouvriers avaient, sans s'en douter, découvert l'entrée du passage aboutissant au double souterrain dont je vous ai parlé. Maître Perseval avait aussitôt fait cesser les travaux de ce côté et était venu, en toute hâte, me donner avis de cette découverte et me demander mes ordres à ce sujet. Ce souterrain, m'a-t-il dit, remonte à une haute antiquité, et se-

lon toute apparence, est de construction romaine. L'architecte l'avait parcouru dans tous les sens. Il y avait même, dit-il, trouvé quelques ossements blanchis. Ce souterrain, assez haut et assez large, adré par des fissures imperceptibles, était toujours d'après son dire, dans un état parfait de conservation. Les deux sorties aboutissant l'une en face de l'île Louviers et l'autre près de la Bastille, étaient complètement impossibles à découvrir, à moins de les bien connaître. Dans le premier moment, je fus sur le point de faire boucher le passage secret, puis, je réfléchis qu'un jour peut-être cette sortie me pourrait devenir utile. Je me rendis à Paris avec maître Perseval, et, après avoir ordonné à mes gens de m'attendre sur la place Royale, aussitôt la nuit venue, j'entrai dans la maison accompagné seulement de l'architecte. Je visitai le souterrain en détail. Maître Perseval ouvrit devant moi les deux issues, me fit connaître le secret du mécanisme qui ouvrait et fermait ; je lui ordonnai alors de réparer le passage, de le conduire dans l'intérieur de la muraille jusqu'à cette pièce où nous sommes et de le fermer là par une plaque de tôle de la grandeur de ce cadre dans les ornements duquel il cacherait un ressort que je pourrais ouvrir facilement, sans craindre que, au cas où par hasard on découvrirait une des entrées du souterrain, il fût possible de pénétrer chez moi, sans ma volonté. Je recommandai surtout à l'architecte de garder le plus profond silence sur cette découverte, et je lui achetai cinquante mille livres le secret que le hasard lui avait ainsi révélé. Maître Perseval s'engagea par serment à ne rien dire ; pour plus de précautions, après avoir fait établir la porte de tôle, il la posa lui-même, tendit la tapisserie de ce côté, plaça le tableau et installa le ressort pendant une nuit, sans autre aide que la mienne. J'avais voulu assister à ce travail ; je l'éclairais tandis qu'il le faisait. Vous voyez donc, monsieur, que ce secret ne court aucun risque, puisque l'architecte seul le partage avec moi.

— Oui, oui, madame, mais il serait plus en sûreté encore si vous le possédiez seule. Maître Perseval a quelques légers défauts, le digne homme, et, entre autres, celui de jouer ; je vous avoue que je me méfie extraordinairement des joueurs et des buveurs. Une passion portée à l'extrême rend fou, à un moment donné, l'homme le plus sensé et le plus honnête.

— Oh ! pouvez-vous supposer ?

— Je ne suppose rien, madame, je constate, voilà tout. Mais laissons cela, le mal est fait, il n'y a plus à y revenir ; si vous y consentez, nous allons à notre tour visiter ce fameux souterrain pour lequel, je ne sais pourquoi, j'éprouve une grande prédilection.

— Eh bien ! soit, allons, capitaine. Cette visite sera bientôt terminée du reste, car la distance est minime. Je dois seulement vous avertir que nous avons fort à descendre, soixante-trois marches.

— Corbieux ! fit le capitaine en souriant, il est à une assez jolie profondeur.

— C'est probablement, m'a dit maître Perseval, grâce à cette profondeur que ce souterrain n'a pas été découvert jusqu'à présent.

— C'est aussi mon avis, répondit l'aventurier. Dieu veuille, ajouta-t-il à part lui, qu'il ne soit pas bientôt découvert. Mais j'y veillerai.

La comtesse fit jouer le ressort, prit la lampe, et nos trois personnages s'engagèrent dans le passage.

C'était un corridor assez large mais un peu humide à cause des récents travaux qu'on avait été contraint d'y faire et qui,

après plusieurs détours, aboutissait à un escalier à vis, garni d'une rampe en fer à hauteur d'appui. Les marches étaient larges, échelées d'une seule pièce, et en parfait état de conservation. Ainsi que l'avait dit la comtesse, il y avait soixante-trois marches, au bas desquelles, presque immédiatement après une espèce de demi-rotonde de quelques pieds seulement d'étendue, s'ouvraient les deux bouches du souterrain.

La comtesse s'engagea dans celle de droite.

Nos trois personnages marchaient d'un pas rapide, mais sans échanger une parole.

L'espèce de boyau dans lequel ils se trouvaient avait sept pieds de haut, à peu près, sur quatre large.

Les murs, d'un gris cendré, semblaient être de construction cyclopéenne ; le sol était formé d'un sable fin, greu et jaune comme de l'or.

— Nous passons sous le couvent des Célestins, dit la comtesse au bout d'un instant, puis quelques minutes après, elle s'arrêta, et montrant une large baie qui s'ouvrait à gauche : Ce passage communie avec l'autre partie du souterrain, dit-elle.

— Eh ! eh ! tout cela est parfaitement entendu, fit observer le capitaine.

Ils continuèrent à marcher pendant dix minutes encore, puis, tout à coup, ils furent arrêtés par un bloc de rochers.

— Ah ! ah ! nous voici arrivés, dit en riant l'aventurier. En effet, le trajet n'est pas long.

— N'est-ce pas ? reprit la comtesse.

— Nullement.

— Maintenant, regardez.

La comtesse approcha la lampe d'un anneau de cuivre et lui imprima une légère secousse. Aussitôt le rocher s'abaissa lentement et s'engloutit en terre.

— Sur ma foi ! dit en riant le capitaine, voilà qui est fort curieux.

— Sortez, monsieur, reprit la comtesse, et voyez si la plage est déserte.

L'aventurier obéit.

Il se trouvait sur la rive même de la Seine. De grands arbres s'élevaient à sa droite et à sa gauche. Devant lui se trouvait l'île Louviers. Tout était sombre et solitaire.

Au bout d'un instant, le capitaine rentra.

— Personne, madame, dit-il.

— Bien ; suivez-moi.

Ils sortirent de nouveau.

La comtesse se pencha alors sur les rochers, découvrit une croix de Malte grossièrement tracée sur l'un des arbres, presque au ras de terre, et qu'elle montra au capitaine. Puis elle se baissa, fouilla un instant au pied de cet arbre, et après avoir creusé à un pied de profondeur, elle mit à jour une large pierre plate au milieu de laquelle se trouvait un clou en bronze à tête ronde. Elle tira à elle le clou qui sortit à peu près d'un demi-pied. Aussitôt le rocher remonta et l'entrée du souterrain se trouva si hermétiquement fermée qu'il était complètement impossible de la découvrir.

Lorsque le rocher eut repris sa place, la comtesse repoussa le clou.

— Vous voyez, monsieur, dit-elle.

— Parfaitement, madame, rien n'est plus simple.

Elle attira de nouveau le clou à elle ; le bloc de rochers s'enfonça une seconde fois en terre.

La comtesse remit le clou en place, reposa la terre qu'elle

avait élevé, la tassa, puis elle rentra dans le souterrain du même pas tranquille dont elle était sortie.

— C'est miraculeux, murmura Fanchette.

— A l'autre sortie maintenant, dit la comtesse.

— Allons, reprit le capitaine, je vous avoue, madame, que tout cela m'intrigue fort.

— N'est-ce ? fit-elle en souriant.

Ils reprirent alors le chemin qu'ils avaient suivi pour venir, et bientôt ils atteignirent le couloir de communication dont nous avons parlé plus haut.

— Ce passage nous fera gagner du temps, dit la comtesse.

En effet, en moins de cinq minutes ils l'eurent franchi et se trouvèrent dans la seconde partie du souterrain, dans laquelle ils s'engagèrent et dont ils atteignirent l'extrémité dix minutes plus tard.

L'issue était à peu près la même, seulement elle se trouvait au milieu d'une de ces remises ménagées dans les champs pour servir de retraite au gibier.

Lorsque sur les indications de la comtesse, l'aventurier eut bien pris ses points de repère, de façon à ne pas se tromper, l'issue fut refermée, et vingt minutes plus tard nos trois personnages se retrouvaient dans la chambre de la comtesse.

Cette visite avait duré tout au plus une heure.

Fanchette, sur un signe de sa maîtresse, avait doucement retiré les verrous précédemment poussés aux portes.

— Madame, dit l'aventurier en jetant un regard sur l'horloge, il est neuf heures vingt, j'ai à dix heures, un rendez-vous auquel il m'est impossible de manquer, je ne puis plus demeurer que quelques minutes ; il est donc important que nous nous entendions bien avant que je me retire.

— Parlez, monsieur, dit la comtesse, me voici prête à vous entendre ; je regrette seulement que vous me quittiez aussi vite.

— Cette visite est la première que j'ai l'honneur de vous faire, madame, les autres seront, sinon plus intéressantes, du moins plus longues.

— Je l'espère, répondit-elle avec un sourire affectueux.

— Il est bien entendu, n'est-ce pas, madame, que vous ne ferez rien, vous ne tenterez aucune entreprise sans me prévenir, afin que, tout en vous laissant votre liberté d'action, je puisse au besoin vous venir en aide, soit par moi, soit par quelques hommes dont je dispose. Remarquez bien, madame, que je ne veux même pas connaître vos projets. Je les servirai quels qu'ils soient, sans explications, mais de façon à sauvegarder votre sûreté personnelle.

— J'apprécie cette discrétion, monsieur, elle est d'un galant homme, je vous promets de faire ce que vous me demandez ; mais je vous promets aussi dans les circonstances graves, et peut-être ne tarderont-elles pas malheureusement à se présenter, de vous demander vos conseils et de n'agir que d'après eux.

— Depuis longtemps déjà mon bras et mon esprit sont à votre disposition, madame ; usez-en donc à votre guise.

— Allons, allons, capitaine, je l'ai dit et je le répète, s'écria Fanchette avec élan, en lui prenant la main, vous êtes un noble et vaillant cœur.

— Allons, allons, Fanchette, ma mie, fit avec bonhomie le capitaine, on croirait, Dieu me pardonne ! à vous entendre parler ainsi que vous ne me connaissez pas.

— Oh ! si, je vous connais, capitaine, et Dieu sait si je vous aime.

— Allons, Fanchette, taisez-vous, que diable ! vous allez dire encore des sottises.

— Des sottises, parce que je raconterai à madame les obligations que mon mari et moi nous vous avons ?

— Là, là, j'en étais sûr. Allez, ma mie, et ne vous gênez pas ; mais, lorsque vous aurez fini, vous vous arrêterez, n'est-ce pas ?

— Hou ! vous êtes un vilain homme et un méchant cœur ! s'écria-t-elle, les larmes aux yeux.

— Bon, j'aime mieux cela. D'abord c'est plus dans le vrai ; car il faut que je vous le confesse, madame, ajouta-t-il en s'adressant à la comtesse, à part mon dévouement pour vous et mon amitié pour votre mari, je ne me connais aucune bonne qualité ; c'est au point que si je me rencontrais dans la rue, je crois, le diable m'emporte ! que je ne me saluerais pas, tant j'aurais peur de me compromettre aux yeux des honnêtes gens.

A cette boutade, dite du ton le plus sérieux, la comtesse ne put y tenir et éclata d'un de ces rires frais et cristallins dont depuis deux mois elle avait perdu l'habitude.

— Que voulez-vous, madame, l'homme n'est pas parfait ! et, au moral, je suis l'être le plus rempli de gibbosités qu'on puisse voir ; il faut me prendre comme je suis.

— C'est ce que je fais, et de grand cœur, monsieur le capitaine.

— Alors, tout est pour le mieux, madame ; je suis convaincu que, si ardue que soit la tâche que nous nous imposons, nous en sortirons à notre honneur.

— Amen ! s'écria Fanchette.

— Bien dit, ma fille. Mais, pardou, madame, le temps s'envole avec une rapidité extraordinaire, ainsi que dirait M. de Benserade ; il me va falloir, à mon grand regret, vous fausser compagnie. Un mot encore, s'il vous plaît ?

— Parlez, monsieur.

— Lorsque j'aurai besoin de vous voir, madame, je ne viendrai plus par la grande porte ; cela pourrait faire naître des soupçons, et les Parisiens, c'est une justice à leur rendre, sont les plus insignes badauds que je connaisse, cancaniers comme des vieilles femmes et curieux comme des moines. Je passerai donc par le souterrain, et je frapperai trois coups contre la plaque de tôle avec le pommeau de mon poignard. Mes visites, excepté en cas d'urgence, auront toujours lieu de nuit et jamais avant neuf heures.

— Vous serez toujours sûr de me trouver, capitaine.

— Maintenant, si au contraire, c'est vous qui ayez besoin de moi pour quoi que ce soit, vous prendrez pour intermédiaire Fanchette, dont le concours ne saurait être suspect à personne. Je viendrai d'ailleurs toujours de la même manière. Du reste, je vous laisse Fanchette qui, probablement, ne se soucie que fort médiocrement de m'accompagner.

— En effet, capitaine, je compte rester toute la nuit auprès de madame la comtesse.

— Parfait, chère enfant, parfait ! Je reconnais là, la confiance de maître Grippart. Sur ce, madame, si vous n'avez point d'ordres à me donner, je prendrai maintenant congé de vous.

Il se leva alors et salua respectueusement.

— Monsieur, reprit la comtesse avec émotion, vous m'avez dit que vous m'aimiez comme un père, je tâcherai, moi, de vous aimer comme une fille, et, si j'en crois mon cœur, cela me sera facile.

— Madame, avec des paroles comme celles que vous venez de prononcer, prenez-y garde, vous me condamnez positivement à mort et vous me contraignez à me faire tuer pour vous. Je ne saurais vous en dire davantage.

Et il détourna la tête pour essuyer une larme qui, malgré lui, humectait sa paupière.

La comtesse prit un sifflet d'argent sur la table et siffla.

Presque aussitôt la portière fut soulevée, et maître Restaut parut, digne, calme et imposant comme de coutume.

— Au revoir, capitaine, lui dit-elle, en lui tendant la main avec un charmant sourire.

— Au revoir, madame, répondit l'aventurier d'une voix étouffée, en s'inclinant respectueusement et effleurant de ses lèvres cette main qui lui était tendue.

— Reconduisez monsieur, dit la comtesse.

Le capitaine salua une dernière fois et sortit.

— C'est égal ! murmura-t-il dès qu'il se retrouva dans la rue, je crois que Fanchette avait raison, et que, de cette façon, je retrouve bien mieux mon enfant ; pauvre chère et douce creature, elle sera heureuse, je le jure !

Et il s'éloigna à grands pas.

Au moment où il allait tourner le coin de la rue, ne regardant guère comment il marchait, tant il était profondément absorbé par ses pensées, il donna de la tête dans deux individus qui tournaient la rue en sens inverse.

— Prenez donc garde, imbécile ! est-ce que vous ne voyez pas à vous conduire ? dit un des deux inconnus d'un ton de mauvaise humeur.

— Imbécile ! s'écria le capitaine, qu'est-ce à dire, sang Dieu ! à qui croyez-vous avoir affaire, mon maître ?

— Allons, allons, maître Perseval, dit le second des deux hommes, êtes-vous fou de vous faire ainsi une mauvaise querelle avec cet individu que vous ne connaissez pas, surtout en ce moment ? attendez au moins que nous ayons terminé notre affaire ; nous voici déjà tout près de la maison.

— Allez au diable ! reprit rudement l'autre. D'abord, j'ai réfléchi ; vous n'aurez pas l'affaire à moins de cent mille livres.

— Oh ! par exemple, c'est trop fort ! lorsque tout est convenu.

— Il n'y a rien de convenu, puisque rien n'est fait. D'ailleurs il me reste encore quelques pistoles, qui me suffisent pour me rattraper ; et puis j'ai fait un serment, et un serment, c'est sacré, que diable !

Au nom de Perseval, le capitaine avait dressé l'oreille comme un chien de chasse, mais subitement sur la voie.

— Oh ! oh ! murmura-t-il à part lui, est-ce que décidément Dieu serait pour nous ? Ce serait drôle, pardieu ! voyons toujours, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Alors il prêta l'oreille à la conversation des deux hommes, conversation qui, hâtons-nous de le constater, ne tarda pas à devenir très-intéressante pour lui.

— Corbieux ! murmura-t-il, cela vient comme de la cire ! définitivement le diable s'en mêle !

Il s'avança alors vers les deux hommes qui s'étaient remis en route, et, leur barrant carrément le passage :

— Oh là ! mes maîtres, leur dit-il, qu'est ceci ? Vous éloignez-vous sans vous excuser de votre grossièreté ?

— Que veut encore cet ivrogne ? s'écria l'architecte d'un ton de colère.

— Ivrogne vous même, double brute ! dégainez vivement, si vous ne voulez que je vous soufflette de la lame de mon épée ?

Tout en parlant ainsi, le capitaine dégaina et, du même coup, tomba en garde.

Maître Perseval, c'est une justice à lui rendre, avait la tête

près du bonnet ; il était friand de la lame et querelleur après boire ; surtout lorsqu'il logeait le diable dans son escarcelle, ce qui était juste la situation dans laquelle il se trouvait en ce moment.

Aussi ne se fit-il pas prier pour dégainer à son tour et tomber résolument en garde.

Mais le second bourgeois ne prit pas aussi vigoureusement la chose. Il se jeta les bras étendus entre les deux adversaires, en s'écriant d'une voix lamentable :

— Patience, messieurs, patience, au nom du ciel ! Allez-vous ainsi, pour un mot, vous égorger en pleine rue ?

— Laissez-nous tranquilles, maître Barbochon, vous êtes un cuistre ! s'écria l'architecte avec colère.

— Ne vous battez pas, mon ami, pas à présent du moins, l'affaire peut se remettre. Demain il fera jour. Vous risquez de vous éborgner.

— Allons donc ! fit le capitaine en riant, la lune est magnifique !

— C'est possible, s'écria maître Barbochon, les bras toujours étendus entre les deux adversaires, mais croyez-moi, le soleil seul doit réclamer l'honneur d'éclairer les nobles exploits que vous vous préparez à faire.

— Allons donc, maître Barbochon, je ne suis pas votre dupe, reprit l'architecte en ricanant ; je devine d'où vous vient ce grand dévouement à ma personne ; vous ne seriez pas fâché, avant que je ne sois tué, de connaître...

— Eh bien ! oui, mon cher ami, je l'avoue. Songez-y donc, un si beau secret, qui vaut cent mille livres, c'est vous-même qui me l'avez dit. Ne serait-il pas malheureux de le laisser perdre par un coup de tête ?

— Non, par un coup de tierce, s'écria le capitaine d'un air goguenard ; allons, monsieur le cuistre, arrière ! arrière ! ou sinon...

Et il le piqua légèrement à la main.

Cette démonstration suffit à maître Barbochon. Il se rejeta vivement en arrière en braillant comme un âne.

— Dieu m'est témoin, dit-il d'une voix solennelle que la frayeur faisait tant soit peu chevroter, que j'ai risqué presque ma vie pour vous empêcher de perdre la vôtre. Vous êtes demeurés sourds à ma voix. Battez-vous donc, hommes cruels, et que le diable vous emporte !

A cette chute imprévue, les deux adversaires éclatèrent d'un rire homérique, ce qui ne les empêcha pas cependant d'engager le fer.

— Le sort en est jeté ! reprit maître Barbochon d'une voix tragique ; mais il ne sera pas dit que je demeurerai plus longtemps témoin impassible de ce combat fratricide. Tuez-vous donc. Adieu ! !...

Et après avoir prononcé ces paroles, il pivota sur les talons, prit ses jambes à son cou et partit en courant de toutes ses forces.

Cependant les deux hommes ferraillaient avec ardeur.

Malheureusement pour lui, l'architecte était plus que raisonnablement ivre, et il avait en sus affaire à forte partie.

Dès les premières passes, le capitaine eut conscience de sa supériorité : il agit en conséquence.

Le combat ne fut pas long. A la troisième ou à la quatrième passe, en même temps que son épée lui était enlevée par une vigoureuse flanconade, le malheureux architecte sentit l'arme de son adversaire s'enfoncer jusqu'à la garde dans sa poitrine.

— Ouf ! dit-il d'une voix étouffée en vomissant une gorgée de sang.

Et il tomba comme un sac.

Le capitaine ramena son épée à lui et se pencha curieusement sur sa victime étendue à terre et qui ne remuait plus.

L'architecte était mort. Le coup avait été si bien porté qu'il avait été tué raide.

— Corbieux ! fit le capitaine de son air moitié figue, moitié raisin, voilà un pauvre diable bien mal en point !

Et, avant de le remettre au fourreau, il essuya proprement la lame de son épée au manteau de sa victime.

Le capitaine Vatan était un homme fort soigneux.

— Corbieux ! ajouta-t-il avec un ricanement sinistre, je ne sais si le bon Dieu ou le diable se mêlent de mes affaires, mais quelle qu'elle soit, la protection est visible. En voilà un qui ne s'attendait guère à ce qui lui arrive ! C'est égal, maintenant, je ne redoute plus ses indiscrétions. Allons, allons, tout est pour le mieux.

— Et il partit allégrement, d'un pas relevé, en sifflant entre ses dents une marche hongroise.

VI

LE LECTEUR RETROUVE ENFIN LE COMTE JACQUES DE SAINT-HYREM, QUI CEPENDANT N'ÉTAIT PAS PERDU

Le capitaine Vatan ne s'était point trompé : c'était bien M^{lle} Diane de Saint-Hyrem qu'il avait vu entrer dans l'hôtel de l'évêque de Luçon, calme, fière, hautaine et portant crânement le costume de page, sous lequel il lui plaisait de cacher pendant quelques heures son éblouissante beauté.

Après sa longue entrevue avec le sinistre agent de l'évêque, la jeune femme avait quitté l'hôtel et était montée, lestement et fringante, sur le cheval que Mahom, son serviteur dévoué, lui tenait prêt.

Puis tous deux s'étaient éloignés au grand trot de leurs montures.

Les jours sont courts en novembre. Bien qu'il ne fût pas très-tard encore, déjà la nuit commençait à tomber ; les passants à se faire plus rares dans les rues, car à cette époque où la police urbaine n'existait encore qu'à l'état de mythe, où les rues étaient mal pavées, et plus mal éclairées, peu de personnes, à moins d'affaires pressantes, se hasardaient à travers la ville.

A part les tavernes, les cabarets, les étuvistes et les baigneurs, toutes industries vivant surtout des passions ou des vices des hommes, les marchands fermaient leurs boutiques au coucher du soleil ; chacun alors se renfermait chez soi sous triples verrous et jusqu'à l'aube prochaine, la vie se faisait tout intérieure.

Par crainte sans doute d'une attaque nocturne, Mahom tenait son cheval presque sur la même ligne que celui de sa maîtresse ; il marchait ainsi, silencieusement, à son côté. Depuis assez longtemps ils cheminaient sans échanger une parole, lorsque tout à coup la jeune femme, qui jusque-là avait semblé se complaire dans les réflexions qui, à en juger par le sourire qui se jouait sur ses lèvres, n'avaient rien de triste, releva brusquement la tête.

— Mahom ! dit-elle.

— Maîtresse ? répondit aussitôt le Bohême.

— T'es-tu acquitté des commissions dont je t'avais chargé ?

— Je n'ai pas eu de change, maîtresse ; malgré tous mes efforts, je n'ai pu rien découvrir.

— Ainsi, reprit-elle en fronçant légèrement le sourcil, tu ne sais pas quelle est cette femme.

— Non, maîtresse ; répondit-il en baissant la tête d'un air de mauvais humeur.

— Niais ! fit-elle avec un méprisant mouvement d'épaules

— Je crois que le diable s'acharne après mes chausses, dit-il, et qu'en tout cela il y a de la magie.

— Imbécile !

— Peut-être, maîtresse ?

— Tu crois donc à quelque chose, toi ?

— Il le faut bien, quand ces choses existent.

— Voyons, explique toi, car sur mon âme, tu me fais bouillir.

— Oh ! l'explication ne sera pas longue, maîtresse ; quatre fois j'ai suivi cette femme et quatre fois, au moment où j'allais lui barrer le passage, où j'étendais la main pour lui enlever son damné masque rouge, tout à coup, sans que rien pût me donner à supposer qu'il en serait ainsi, elle a disparu à mes yeux et a semblé s'évanouir dans l'air en atomes impalpables.

— Tu sais que je ne crois pas un mot de toute cette belle histoire : ou tu étais ivre ou tu as eu peur.

— Ni l'un, ni l'autre, maîtresse. D'abord, vous le savez, je ne bois jamais ni vin, ni liqueur d'aucune sorte ; de plus, l'homme qui a dans son cœur la conviction que le hasard seul régit l'univers, qu'au-delà de la mort il n'y a rien ; qui ne reconnaît aucune autre puissance surnaturelle que celle des esprits de l'air qui règlent la marche des astres, pour celui-là la crainte est un sentiment inconnu, car l'étoile Aldébaran, qui préside à l'ordre des mondes, se soucie peu, maîtresse, de ces atomes que l'ou nomme des créatures humaines.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XI

LE COMLOT

En sortant de chez son amie, Nadiège s'était rendue en toute hâte chez son complice le juge Tarakanof.

Ce fieffé coquin avait reçu de sir Edward, en ce moment à Lucerne, une dépêche ou plutôt une lettre chiffrée lui annonçant que le conseil des loges, enfin persuadé par ses rapports sur l'état des esprits en Russie, sur l'énergie des Nihilistes et ayant l'assurance que les comités de Pétersbourg, Moscou, Kief, Odessa ou autres avaient en caisse assez d'argent pour payer grassement des trahisons, consentait à autoriser les socialistes russes à entrer en guerre ouverte avec le gouvernement.

L'éloquence du docteur entraînait peut être dans ce succès pour beaucoup moins que le découragement jeté parmi les chefs de la révolution cosmopolite, par l'insuccès des tentatives d'assassinat si souvent et si infructueusement réitérées en Allemagne, en Espagne et en Italie.

Ces tentatives n'ayant abouti qu'à mettre en garde les gouvernements occidentaux contre les agissements des sociétés secrètes, et à attirer des représentations menaçantes à la Suisse, deve-

nué un des plus ardents foyers de la propagande socialiste, ne pouvaient pas se renouveler sans danger, il avait donc été résolu de transporter le champ de bataille en Russie et d'aider, par tous les moyens, la prise d'armes des Nihilistes.

A cet effet, des caisses de dynamite, des revolvers, des poignards, accompagnés de ballots d'instructions secrètes et de brochures en langue russe, avaient été adressés directement au nom de l'un des principaux chefs de la douane impériale de Pétersbourg, et déposés à l'abri de toute recherche de la police, par cet employé infidèle, dans les bâtiments de la couronne.

C'était à l'occasion de ces dépêches importantes que le comité secret avait été convoqué.

Tarakanof triomphait.

En apercevant la dame de Pique, il se leva vivement et lui avança un fauteuil en disant :

— Bonnes nouvelles, assieds-toi, sœur, et écoute.

— Écoute-moi d'abord, répondit-elle brusquement, ce que j'ai à te dire ne souffre pas de retard.

Le juge se rassit et sa physionomie se rembrunit.

— Nous sommes trahis, fit Nadiège d'une voix sourde.

Tarakanof eut un mouvement de stupeur, et ses yeux cherchèrent instinctivement la porte secrète de son cabinet.

— Oh ! continua l'institutrice avec un haussement d'épaules méprisant, nous avons autre chose à faire qu'à fuir, il faut parler au danger.

— Qui donc nous trahit ?

— Tout le monde. Aaron d'abord, mais celui-là m'occupe peu, j'ai un moyen infailible pour lui fermer la bouche ; Fœdora ensuite, dont les millions nous appartiennent et qui songe sérieusement à nous les voler en épousant le prince Jean, que la Tatiana ferait nommer chargé d'affaires à l'étranger ; j'empêcherai ce mariage.

— Elle est à demi ruinée, remarqua le juge ; à peine lui reste-t-il quatre cent mille roubles en propriétés.

— N'importe, nous avons besoin de cet argent.

— Cela ne suffira pas.

— Voilà pourquoi je lui destine un mari sur lequel nous puissions compter.

— Ceci est une idée, fit Nubius, oui, quelqu'un d'engagé dans le parti, un chef par exemple, un membre du comité.

— C'est précisément ce que je pense, il faut qu'elle épouse un membre du comité.

— Elle possède encore au moins 400,000 roubles ?

— Au plus, je crois, mais peu importe.

— Peu importe, peu importe, gronda le juge dont les traits prirent l'aménité de ceux d'un chien auquel on arrache l'os qu'il commence à ronger, l'argent est pourtant le nerf de la guerre.

— Pour le moment elle ne possède que deux ou trois cent mille roubles, c'est possible, mais prochainement elle fera un héritage de dix millions.

— Dix millions ! s'écria le rapace homme de loi, dont les doigts crochus se détendirent, de qui lui viendrait cet héritage ?

— De son frère Maxime, répondit la Sibérienne.

Les mains du juge retombèrent et son visage s'allongea.

— Voilà qui est plus qu'incertain, fit-il avec découragement. Ce Maxime est presque aussi jeune que sa sœur, bien portant, robuste, il se mariera certainement, et puis quand même il demeurerait garçon, il a pour cinquante ans de vie dans le corps.

— Son mariage est même à peu près arrêté, reprit négli-

gement Nadiège, toujours heureuse de tourmenter ceux auxquels elle parlait.

— C'est alors bien la peine de s'occuper de cet héritage, s'écria Tarakanof avec impatience.

— Si je m'en occupe, c'est que je le regarde comme assuré.

— Alors je ne comprends plus.

— Ecoute et tu comprendras.

— Voyons.

— Ne penses-tu pas que dix millions dans notre caisse nous seraient fort utiles en ce moment.

— J'en suis convaincu.

— Et que, par conséquent, nous ne devons pas les laisser échapper.

— Evidemment.

— Si Maxime épouse, comme il le désire, sa cousine Olga Volonief, sa fortune serait sans ressource perdue pour nous, n'est-il pas vrai ?

— Assurément.

— Donc il n'épousera pas sa cousine.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'en empêcherai avec ton aide et celui de nos autres collègues, alors...

— Pardon, si je t'arrête ; il n'épousera pas la Volonief, je te l'accorde, mais il y a en Russie beaucoup d'autres jeunes filles à marier.

— Pas pour lui, et pour bonne raison ; donc, sa sœur nous appartient, son héritage nous appartiendra aussi.

— A condition qu'il meure avant elle, objecta le juge.

— Nous le supprimerons.

— Ce ne sera pas chose facile, c'est un gaillard solide et...

— Allons, trembleur, rassure toi, nous le ferons supprimer par ordre.

— Il faut un motif.

Nadiège leva les épaules :

— La trahison emporte naturellement peine de mort, dit-elle.

— Un officier comme Maxime peut nous abandonner, mais n'est pas de ceux qui trahissent.

— Désobéir est trahir, il désobéira j'en suis certaine, dès lors tout affilié désigné par le sort nous débarrassera de lui.

Tarakanof ne répondit pas, il regardait la dame de Pique avec une admiration mêlée de terreur.

— Dès, lors, continua froidement l'implacable Sibérienne, les dix millions nous seront acquis.

Les yeux du juge flamboyèrent de convoitise, mais il n'osa pas demander quel serait, parmi les membres du comité, celui que la Nihiliste avait choisi pour être l'époux de la comtesse.

Elle ne se donna pas la peine de le lui apprendre et changeant de conversation :

— A présent tes nouvelles, dit-elle.

Nubius lui confia le contenu des lettres du docteur.

— Parfait, fit Nadiège, la sommation au tzar d'avoir à se soumettre sera affichée dans la nuit sur la porte de son palais, et s'il le faut, on lui en mettra dans les mains et dans les poches pour qu'il n'en ignore. J'ai passé à l'imprimerie du ministère de l'Intérieur, d'autant plus clandestine à présent que la police y a fait une perquisition qui nous met pour longtemps à l'abri de tout soupçon. Ce soir, il sera bon de déterminer le laps de temps accordé à monsieur Alexandre pour changer de politique ; huit jours seront plus que suffisants, je crois ce délai passé nous le condamnerons à mort.

— Peut-être serait-il bon de faire le coup tout de suite, interrompit Tarakanof, j'ai dans ce moment sous la main une sorte d'halluciné qui ne reculera pas, j'en réponds, et je craindrais, en attendant plus longtemps, qu'il ne se fit arrêter par quelque acte de folie compromettante.

— Comment nommes-tu ce précieux auxiliaire ?

— Mikael Bogdonof.

— Un petit noble, ruiné par l'émancipation ?

— Cela même.

— Mauvais choix, la vanité lui a tourné la tête et si le comité le chargeait du grand acte il en serait tellement énor-gueilli qu'il serait capable d'écrire sur son chapeau : C'est moi que le comité a chargé d'assassiner l'Empereur.

— Tu crois ?

— J'en suis certaine ; vois-tu, frère, quand on veut tenter un coup décisif, il faut le faire dans les conditions les plus favorables. Antonovitch s'est habilement acquitté de plusieurs missions ; celui qui a frappé Artamof, ceux qui ont supprimé Mézentlof ont bien travaillé aussi, mais, avec les préjugés qui règnent encore, on ne se débarrasse pas d'un Empereur comme du premier venu, gendarme ou policier, pour porter le coup, le courage ne suffit pas. Cherchons patiemment, mais cherchons bien. Vois ce qui s'est passé en Espagne, en Italie, en Allemagne. Sept fois on a tenté à la vie de Guillaume et pour arriver à quoi, à lui faire une insignifiante égratignure qui, bien loin de nous débarrasser du souverain amené contre le parti socialiste, le peuple et l'armée, a fait voter contre nos amis de là-bas des mesures d'une sévérité atroce, baillonner les journaux avancés, proclamer l'état de siège. Que ton Bogdonof manque son coup, et voilà la révolution enrayée, les universités fermées, les nihilistes persécutés, traqués, dispersés, envoyés par bandes aux mines de Nestehing ou de l'Altaï. Non, ce n'est pas mon homme ; celui que je veux, car je ne te suppose pas assez naïf pour abandonner au sort le soin de le désigner, doit être un de ces individus sombres, taciturnes, très froids, dont la main ne tremble pas, tout haine mais sans colère, d'une de ces haines profondes et réfléchies que donne une vie passée dans la solitude, sans parents, sans amis, sans femme pour laquelle ils tremblent, sans enfant qui, au dernier moment, éveille un sentiment de crainte dans leur cœur. Ces hommes sont rare dans tous les pays, en Russie surtout, cependant je crois en connaître un.

— Et tu le nommes ?

— Solovieff.

— Je ne me souviens pas de ce nom, il doit être cependant de nos affiliés.

— Son nom ne se trouve sur aucun de nos registres, il n'a jamais paru à nos réunions, mais je l'ai découvert, je l'ai deviné ; il ne me connaît pas, mais je le nourris de mes brochures les plus violentes ; le jour où je lui dirai : frappe, il frappera.

— C'est sans doute, lui aussi, un petit noble ruiné, ou un fils de pope ?

— Ni l'un ni l'autre. Solovieff est le fils d'un palefrenier de la maison de la grande duchesse Catherine, il a fait ses classes dans un gymnase et a fréquenté, pendant quelques années, l'université de Saint-Petersbourg où il n'a pas pu finir ses études. N'ayant pas de quoi vivre sans travailler, il a donné pendant quelques temps des leçons de français dans un gouvernement du voisinage, est ensuite entré dans une administration financière d'où ses chefs n'ont pas tardé de le renvoyer, et a fini par se retirer dans une petite maison, aux Iles, où il vit comme un ours,

roulant dans sa pensée des projets de vengeance contre l'Empereur qu'il accuse d'être l'auteur des malheurs du peuple.

— Je me rends, dit Nubius, qui avait écouté attentivement la biographie du candidat régicide, ton protégé vaut mieux que le mien, et je promets ma voix pour lui. Cependant j'avais promis du travail à Bogdonof et je ne voudrais pas lui manquer de parole. Ne pourrions-nous pas lui faire supprimer quelque général, ton ami Pankratief par exemple ?

— Jamais ? s'écria la Sibérienne, je m'y oppose. Pankratief est un imbécile de première qualité, dont je me sers comme d'espion pour savoir ce qui se passe dans la troisième section ; c'est un homme qui, pour nous, vaut tout pesant d'or.

— Je propose alors le prince Bibikof, notre président d'assises, si hostile dans le procès de Véra.

— Qu'on lui tire un coup de pistolet au coin d'une rue ou qu'on l'empoisonne, je n'y vois pas d'inconvénient, mais il ne vaut pas la peine de s'occuper de lui, tandis que Drentheln...

— Oh ! je ne l'ai pas oublié, il est le premier sur la liste de ceux que nous condamnons à mort ce soir, mais le docteur et Vindex se le réservent.

— Vindex, je le comprends, le général des gendarmes a fait emprisonner son neveu dans le temps, mais le docteur.

— Simple affaire d'amour-propre, ricana Gabriel Tarakanof, sir John Edward, auquel j'en parlais, m'a répondu : Cette excellence est un de mes clients, et il est convenable que ce soit son docteur qui le tue.

Cette sinistre plaisanterie arracha un sourire à Nadiège.

— Laissons au docteur ce qui appartient au docteur, dit-elle, c'est un homme prudent et qui mènera bien l'affaire. Voici donc notre programme au complet pour la séance ; sommation dernière à sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, condamnation à mort de Drentheln, du général Zourof, grand-maître de police, de...

— Voici l'affaire de Bogdonof, interrompit le juge.

La Sibérienne fit un signe d'assentiment, pendant que son complice traçait au crayon rouge une croix près du nom du général.

— Ensuite, continua-t-elle, envoi à tous les chefs de centre l'ordre de seconder le mouvement de Pétersbourg par des émeutes, des pillages, des assassinats, des incendies ; tous les moyens sont bons, pourvu que nous arrivions à notre but et notre but à nous, fit-elle en tendant la main à Tarakanof, c'est la vengeance.

— La vengeance pour nous, la ruine pour le société, répondit Nubius en grimaçant un sourire nerveux et féroce.

Leur programme était arrêté, ils causèrent quelques instants pour se mettre d'accord sur des détails qui, à d'autres auraient pu paraître insignifiants, mais qu'ils ne jugeaient pas sans valeur, puis se séparèrent.

Dans la séance de nuit, tenue cette fois encore à la forge abandonnée, à cause de la présence de Fœdora, devant laquelle ils continuaient à garder le plus strict incognito, les choses se passèrent comme l'avaient réglé d'avance le président et la dame de Pique.

Strella, qui y fut chaleureusement remerciée à cause de la malheureuse lettre que la vanité lui avait fait écrire, et que son amie s'était empressée de publier, rentra vers minuit, seule dans son hôtel, vivement impressionnée par les mesures terribles aux bas desquelles, liée par ses serments, elle avait apposé sa signature.

La malheureuse, après s'être posée en nihiliste et en libre

penseuse, uniquement pour se donner un cachet d'originalité et de bel esprit, se sentait invinciblement entraînée vers un abîme insondable dans lequel sa fortune devait s'engloutir inévitablement, et avec sa fortune, le calme de sa conscience, son honneur, son repos, sa vie.

Nadiège n'était pas rentrée, elle en fut bien aise. Nadiège, elle le sentait, était la cause première de toutes ses folies, disons plus, de tous ses crimes, car, elle ne pouvait plus s'abuser à ce sujet, elle était à l'heure présente non pas seulement la complice mais l'instigatrice des crimes qui jetaient l'épouvante dans la ville. C'était son or qui avait payé et les proclamations incendiaires, et les appels à la révolte ; c'était son or qui avait assassiné le brave et loyal Artamof, qui assassinait après lui le général Zourof, l'ami de son tuteur ; Drentheln, général dévoué à son Empereur ; l'Empereur peut-être lui-même, puisque, certainement, il ne se soumettrait pas à l'insolente sommation au bas de laquelle elle avait apposé son nom de révoltée.

Si la police venait à découvrir les complots dans lesquels elle avait follement trempé, et comment tout cela ne finirait-il pas par se découvrir, quels effroyables malheurs n'allaient pas fondre sur elle : la prison dans les obscurs cachots de la forteresse, la comparution devant des juges qui ne pourraient être que sans pitié pour la noire ingratitude de cette jeune fille, conspirant contre un Empereur qu'elle ne connaissait que par les bienfaits dont il avait comblé sa famille, et dans le silence de la solitude, les terreurs de son âme bourrelée lui faisaient entendre les malédictions de la foule, s'adressant à cette privilégiée de la fortune qui ne s'était servi de ses richesses et de son rang que pour faire le mal ; un bruit de chaînes retentissait à ses oreilles et devant une longue file de scélérats, incendiaires, voleurs ou assassins dont elle, noble comtesse faisait partie, se dessinait à l'horizon, cette plaine immense couverte de neige et de sombres forêts, la Sibérie, ministre exutoire vers lequel elle se traînait malade, flétrie, les pieds sanglants, déshonorée, maudite par son père, par son frère, par tous ceux qui l'avaient connue, maudite par la douce Tatiana sa nourrice, la seule mère qu'elle eut connue.

L'horreur, l'épouvante la gagnaient, elle poussa un cri étouffé, un de ces cris qui sortent d'une poitrine sur laquelle pèse un cauchemar terrible et qui ressemblent à un sanglot.

A cet appel désespéré la fidèle Paulovna accourut effrayée, elle trouva sa maîtresse assise dans un fauteuil, pâle, les yeux hagards.

— Barina ! Barina ! que vous arrive-t-il donc ? s'écria la jeune fille effrayée, en se précipitant aux pieds de sa maîtresse dont elle baisait les mains glacées.

(A CONTINUER.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1050, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques